FEUILLETON DE L'ABEILLE.

NOUVELLE-ORLEANS, 28 JANVIER, 1861.

L'HOMME DES BOIS,

ROMAN EN DEUX PARTIES

PAR

ÉLIE BERTHET.

V. (*Suite.*)

—Mon oncle, dit Anna tout à coup, ne moi sauvez-vous vous-même. Vous, vous, chère enfant ? Y songes-vous ! C'est impossible.

—Et pourquoi donc, mon oncle ? je supporte bien la fatigue, je suis habituée au climat ; une marche de trois jours ne saurait pas au-dessus de mes forces.

—Je parle plus de ce projet, Anna, je t'en supplie, dit Mme Surrey avec épouvante ; je ne consentirai jamais.

—Ma mère, que puis-je craindre sous la protection de mon oncle Palmer, de sir Georges et de tant d'autres personnes ? D'ailleurs, pour être sûre-je de quelques secours pour opérer le salut de gens malheureux pour lesquels j'ai qu'il soit, il reconnaîtra ma voix et mes traits, j'en suis sûre ; il ne fuira pas devant moi ; je lui parlerai, je l'adoucirai, je le ramènerai, j'en ai la certitude.

Les larmes mouillaient ses beaux yeux, et elle joignait les mains d'un air suppliant.

—Non, non, pas folie s'écria Mme Surrey, ne demande pas cela ; tu ne pourrais pas t'en tirer. Je serais dans des angoisses horribles pendant ton absence ; quand tu reviendrais, si tu revenais, tu me trouverais morte... Mon cœur ne s'habituera pas à souffrir pas que tu t'exposes à de pareils risques.

Mais Anna mouillaient ses beaux yeux, et semblait toute résolution faite, d'un avis différent. Ma pâleur a raison ; elle pourra nous être fort utile pour rendre doux et traitable notre pauvre sauvage, dont la défiance et l'impétuosité sont les principales difficultés de sa position. Il a conçu un plan qu'Anna doit m'aider à réaliser. Du reste, ma sœur ne vous alarmez pas outre mesure pour votre fille ; j'espère éviter à votre cœur de cruelles déchirements. Mon cœur saura bien nous en préserver. Mais, ajoutait-elle, il faut que je sache ce qu'il a dit, et que je le sache de lui-même, interrompit Palmer furieux, encore une fois que vous il passe au bivouac !

—Les Anglais et les Malais ne sont pris de rien, dit le Chinois ; ils ne font pas un grand tapage, et ils se battent à coups de cris et à coups de sabre..... Mais ils le font pas maîtrisés Yaw.

—Ah oui ! Que ne le disais-tu donc, bulot ! s'écria Palmer.

Et il reposait Yaw si rudement que le malheureux Chinois alla tomber à dix pas au tour nait sur lui même comme un poissonnet de soi DIB.

Puis Palmer s'adressant à l'amiral, qui ne vait pas comprendre cette conversation, mais qui écoutait avec une attention profonde :

—Sir Georges, reprit-il précipitamment en anglais, si j'en crois mon homme, une collision vient d'éclater à bord, au bailey, entre les Européens et les Malais, et Mme Surrey, le gouverneur, a pu rétablir votre présence nécessaire pour le prompt rétablissement de l'ordre.

—Ces cris furieux m'avaient donné à penser qu'il a causer de quelque chose de pareil, répliqua Stevenson, je vais me rendre à l'appel du gouverneur.

Il lui rapidement ses préparatifs de départ.

—Avez-vous permission, sir Georges, je vais vous accompagner, dit Palmer en prenant son chapeau.

—Quoi ! mon frère, dit Mme Surrey avec inquiétude, allez-vous donc vous mêler de cette querelle ?

—Je n'abandonnerai pas sir Georges à ses leurs, il n'y a rien à craindre..... Tout ces cris ont causé déjà passagers entièrement. Sans doute notre jeune gouverneur, qui ne manque ni de prudence ni d'énergie, sera parvenu à rétablir l'ordre..... Et puis, Anna ne manque pas tous ceux qui devraient m'obéir, et ne pas me laisser seul en danger. Je vais rejoindre ceux-ci et je reviendrai bientôt.

Il partit avec sir Georges, qui, préoccupé de la gravité des circonstances, prit à peine le temps de dire adieu aux dames.

Après leur départ, la nègresse Maria, qui n'avait pas vu Yaw sortir de la salle, vint informer de ce qu'il était devenu. Le Chinois, lancé par la main vigoureuse de Richard, était tombé, comme nous l'avons dit, à l'autre extrémité de la pièce, et, en jouant de son sabre, il avait fait, recouvert d'une étoile il n'aurait pas jugé à propos de changer de place. Il s'était donc tenu à l'abri, et les yeux à demi ouverts, il avait suivi avec un sourire de satisfaction intérieure cette scène extraordinaire.

Mais, dès que la nouvelle de la sortie de Mme Surrey et de son frère parvint à l'oreille de Yaw, il se leva en sursaut, et, se précipitant vers la fenêtre d'où partait le bruit, il aperçut Palmer qui, sans chapeau, traversait la cour d'un pas rapide.

—Et nous quitterons tous cet odieux pays, dit l'amiral ; vous retournerez en Angleterre où Edouard sera sûrement heureux de vous voir de nouveau de moi, pour devenir un jour mon bénitier.

—Oui, oui, nous partirons pour l'Angleterre, dit Mme Surrey avec vivacité ; mais dites-moi, je pense impatient que Richard est déchargé d'une des odieuses occupations qui pesaient sur lui..... Quant à moi, je recouvrerai certainement la santé du vaste jour, et je serai plus exposée aux influences de ce climat meurtrier, c'est lui surtout qui me nuire et me tue !..... Oh ! mon ce pas, mon frère, que nous partirons !

—En quelque lieu du monde que nous allions, pourvu qu'il soit Anna d'un air d'orgueil, mon cœur ne doit rien craindre d'être à la charge de personne, car il peut réaliser de à présent pour son fils et pour moi une fortune immense.

—Vraiment, Anna, demanda Richard avec un étonnement mêlé, sommes nous donc si riches ?

—Vous l'êtes, mon oncle, quoique depuis bien des années vous n'ayez pas songé à vous en informer..... Ah ! mon oncle, mon bon oncle, parmi tous les sujets de joie que nous avons eu, pour moi, ce n'est pas le moindre que de vous voir sortir, parler, penser comme autrefois. Vous nous avez dit plus de bonnes paroles depuis quelques instants que pendant les longues années qui venaient de s'écouler, et c'est la sans doute un heureux présage pour l'avenir..... Oh ! oui, il n'y a plus à douter maintenant que les bons vais joins ne soient tôt ou tard le temps meilleur ne commence pour nous tous !

—Que Dieu vous entende, pauvre Anna !

Pendant que toute la famille s'attendrissait à ces exhortations, une grande scène s'était élevée à différentes reprises dans l'éloignement, on eût dit qu'elle partait du bailey et avait lieu à la tête. Mr Richard en l'amiral y jouaient un rôle principal, mais quelque chose en tumulte avait pour cause la joie un peu turbulente des invités. Mais bientôt des voix animées se firent entendre dans la maison même, et les dames crurent à nouveau leur conversation, ou du tarda pas à reconnaître l'organe cruel de la négresse Maria, qui répondait dans le jargon du pays à un personnage dont les paroles ne leur étaient point plus agréables encore :

—Le grand mandarin de la mer ! que vous dire, mandarin ! Pas de mandarin ici... vous pas chercher du tout, du tout.

L'autre répondit sans s'émouvoir :

—Le gouverneur a dit : "Va chercher vite le grand mandarin de la mer ; il faut qu'il vienne, et dis lui de venir au bivouac." Yaw est venu, et il faut qu'il rapporte au gouverneur une réponse *couleur de vermillon* ou le gouverneur lira battre Yaw.

—Vermillon ! vermillon vous même, s'écria la négresse, qui crut voir une insulte dans l'expression toute chinoise de son interlocuteur ; je me tuai manqueur de chrétiens et de raie, crois il en moqueur de la couleur des autres ! Vous, pas autre... moi vous le dis !

Mais Palmer avait compris le langage barbare que des deux disputeurs.

—Le mandarin de la mer ! répétait il, c'est vous sans doute, que le Chinois désigne ainsi et il vient vous chercher de la part du gouverneur, de quoi s'agit-il donc ?

Il alla ouvrir la porte, et imposant silence aux interlocuteurs, il donna l'ordre à Yaw de venir remplir son message auprès de lui.

Yaw entra donc en sa présence, se dandinant, selon son habitude. Il était peu changé depuis cinq ans, il avait le même teint jaune, les mêmes joues saillantes, les mêmes yeux fendus, les mêmes manières ridicules qu'autrefois ; on aurait pu croire aussi qu'il avait le même costume tant ses habiletaient vieux, sales et usés. Enfin le même sourire le lui ; mais, en outre, sur sa large figure, et sa longue queue enroulait toujours de l'une à l'autre de ses épaules avec la régularité d'un balancier de pendule.

Quoiqu'il pût deviner le sujet d'un message pressé et important, il conservait ses allures nonchalantes, et rien qu'un danger personnel ne semblait capable d'accélérer son ordinaire marche. Cependant le tumulte dans la direction du bailey devenait plus bruyant, plus menaçant de minute en minute, et tout prouvait qu'il se passait de ce côté des événements fâcheux. Aussi Palmer comprit-il qu'il devait couper court aux lenteurs ordinaires du Chinois.

—Allons, parle, Yaw ! lui dit il avec impatience ; c'est sans doute l'amiral Stevenson qui t'a appelé de mandarin de la mer..... Eh bien ! se de devant l'amiral, de quelle commission monsieur Stewart t'a-t-il chargé pour lui et moi ?

Pour toute réponse, Yaw se mit à rire, sans cesser de se dandiner.

—Le vaquiou est à moitié livré d'opium, dit Palmer à voix basse à l'amiral.

—A quoi donc pense M. Stewart de nous envoyer un pareil idiot ! dit Georges avec dédain.

—Peut être n'avait il pas sous la main d'autre messager..... Ah ! ça, poursuivit le colon d'un ton menaçant en s'adressant au Chinois, parle ras-tu ! Je trouverai bien le moyen de te délier la langue !

Et il saisit un rotin ; cette fois Yaw parut soupçonner que le moment n'était pas favorable pour s'abandonner à ses lunaticques rêveries.

—Maître ne doit plus battre Yaw, dit-il avec un air de dignité comique. Yaw ne doit pas plus un serviteur de la maison, un pauvre homme qui cultive le riz, le poivre et le canne à sucre. Yaw a des capitaines, il est riche et il va retourner dans le Céleste Empire. Yaw a mincemeur avec lui Lingère, le bête malaise qui a des aiseaux d'or aux jambes et des bracelets d'or aux bras, et ils feront le commerce de Poupin.

—Si tu commences Lingère, je sais bien ce que devienda l'or des aiseaux et de ses bracelets, et si ce n'est pas le mandarin d'opium, tu ne mera ta marchandise jusqu'à ce que tu sois tué..... Maintenant ne pas de cela qui t'agit..... Je te demande ce qui se passe là-bas au bailey, et pourquoi le gouverneur, M. Stewart, t'a envoyé vers moi.

La vue du rotin accélère la réponse de Yaw.

—Que maître donne : Lingère a coupé le rajah, et pas avec le jeune mandarin de la grande pirogue..... Yaw a coupé Lingère, et il préfère pour lui qu'elle se fait donner des bracelets et des bijoux.

—Ah ! dit Lingère, et le rajah, et Yaw lui-même, interrompit Palmer furieux, encore une fois que vous il passe au bivouac !

—Les Malais et les Malais ne sont pris de rien, dit le Chinois ; ils ne font pas un grand tapage, et ils se battent à coups de cris et à coups de sabre..... Mais ils le font pas maîtrisés Yaw.

—Ah oui ! Que ne le disais-tu donc, bulot ! s'écria Palmer.

Et il reposait Yaw si rudement que le malheureux Chinois alla tomber à dix pas au tour nait sur lui même comme un poissonnet de soi DIB.

Puis Palmer s'adressant à l'amiral, qui ne vait pas comprendre cette conversation, mais qui écoutait avec une attention profonde :

—Sir Georges, reprit-il précipitamment en anglais, si j'en crois mon homme, une collision vient d'éclater à bord, au bailey, entre les Européens et les Malais, et Mme Surrey, le gouverneur, a pu rétablir votre présence nécessaire pour le prompt rétablissement de l'ordre.

—Ces cris furieux m'avaient donné à penser qu'il a causer de quelque chose de pareil, répliqua Stevenson, je vais me rendre à l'appel du gouverneur.

Il lui rapidement ses préparatifs de départ.

—Avez-vous permission, sir Georges, je vais vous accompagner, dit Palmer en prenant son chapeau.

—Quoi ! mon frère, dit Mme Surrey avec inquiétude, allez-vous donc vous mêler de cette querelle ?

—Je n'abandonnerai pas sir Georges à ses leurs, il n'y a rien à craindre..... Tout ces cris ont causé déjà passagers entièrement. Sans doute notre jeune gouverneur, qui ne manque ni de prudence ni d'énergie, sera parvenu à rétablir l'ordre..... Et puis, Anna ne manque pas tous ceux qui devraient m'obéir, et ne pas me laisser seul en danger. Je vais rejoindre ceux-ci et je reviendrai bientôt.

Il partit avec sir Georges, qui, préoccupé de la gravité des circonstances, prit à peine le temps de dire adieu aux dames.

Après leur départ, la nègresse Maria, qui n'avait pas vu Yaw sortir de la salle, vint informer de ce qu'il était devenu. Le Chinois, lancé par la main vigoureuse de Richard, était tombé, comme nous l'avons dit, à l'autre extrémité de la pièce, et, en jouant de son sabre, il avait fait, recouvert d'une étoile il n'aurait pas jugé à propos de changer de place. Il s'était donc tenu à l'abri, et les yeux à demi ouverts, il avait suivi avec un sourire de satisfaction intérieure cette scène extraordinaire.

Mais, dès que la nouvelle de la sortie de Mme Surrey et de son frère parvint à l'oreille de Yaw, il se leva en sursaut, et, se précipitant vers la fenêtre d'où partait le bruit, il aperçut Palmer qui, sans chapeau, traversait la cour d'un pas rapide.

—Et nous quitterons tous cet odieux pays, dit l'amiral ; vous retournerez en Angleterre où Edouard sera sûrement heureux de vous voir de nouveau de moi, pour devenir un jour mon bénitier.

—Oui, oui, nous partirons pour l'Angleterre, dit Mme Surrey avec vivacité ; mais dites-moi, je pense impatient que Richard est déchargé d'une des odieuses occupations qui pesaient sur lui..... Quant à moi, je recouvrerai certainement la santé du vaste jour, et je serai plus exposée aux influences de ce climat meurtrier, c'est lui surtout qui me nuire et me tue !..... Oh ! mon ce pas, mon frère, que nous partirons !

—En quelque lieu du monde que nous allions, pourvu qu'il soit Anna d'un air d'orgueil, mon cœur ne doit rien craindre d'être à la charge de personne, car il peut réaliser de à présent pour son fils et pour moi une fortune immense.

—Vraiment, Anna, demanda Richard avec un étonnement mêlé, sommes nous donc si riches ?

—Vous l'êtes, mon oncle, quoique depuis bien des années vous n'ayez pas songé à vous en informer..... Ah ! mon oncle, mon bon oncle, parmi tous les sujets de joie que nous avons eu, pour moi, ce n'est pas le moindre que de vous voir sortir, parler, penser comme autrefois. Vous nous avez dit plus de bonnes paroles depuis quelques instants que pendant les longues années qui venaient de s'écouler, et c'est la sans doute un heureux présage pour l'avenir..... Oh ! oui, il n'y a plus à douter maintenant que les bons vais joins ne soient tôt ou tard le temps meilleur ne commence pour nous tous !

—Que Dieu vous entende, pauvre Anna !

Pendant que toute la famille s'attendrissait à ces exhortations, une grande scène s'était élevée à différentes reprises dans l'éloignement, on eût dit qu'elle partait du bailey et avait lieu à la tête. Mr Richard en l'amiral y jouaient un rôle principal, mais quelque chose en tumulte avait pour cause la joie un peu turbulente des invités. Mais bientôt des voix animées se firent entendre dans la maison même, et les dames crurent à nouveau leur conversation, ou du tarda pas à reconnaître l'organe cruel de la négresse Maria, qui répondait dans le jargon du pays à un personnage dont les paroles ne leur étaient point plus agréables encore :

—Le grand mandarin de la mer ! que vous dire, mandarin ! Pas de mandarin ici... vous pas chercher du tout, du tout.

L'autre répondit sans s'émouvoir :

—Le gouverneur a dit : "Va chercher vite le grand mandarin de la mer ; il faut qu'il vienne, et dis lui de venir au bivouac." Yaw est venu, et il faut qu'il rapporte au gouverneur une réponse *couleur de vermillon* ou le gouverneur lira battre Yaw.

—Vermillon ! vermillon vous même, s'écria la négresse, qui crut voir une insulte dans l'expression toute chinoise de son interlocuteur ; je me tuai manqueur de chrétiens et de raie, crois il en moqueur de la couleur des autres ! Vous, pas autre... moi vous le dis !

Mais Palmer avait compris le langage barbare que des deux disputeurs.

—Le mandarin de la mer ! répétait il, c'est vous sans doute, que le Chinois désigne ainsi et il vient vous chercher de la part du gouverneur, de quoi s'agit-il donc ?

Il alla ouvrir la porte, et imposant silence aux interlocuteurs, il donna l'ordre à Yaw de venir remplir son message auprès de lui.

Yaw entra donc en sa présence, se dandinant, selon son habitude. Il était peu changé depuis cinq ans, il avait le même teint jaune, les mêmes joues saillantes, les mêmes yeux fendus, les mêmes manières ridicules qu'autrefois ; on aurait pu croire aussi qu'il avait le même costume tant ses habiletaient vieux, sales et usés. Enfin le même sourire le lui ; mais, en outre, sur sa large figure, et sa longue queue enroulait toujours de l'une à l'autre de ses épaules avec la régularité d'un balancier de pendule.

Quoiqu'il pût deviner le sujet d'un message pressé et important, il conservait ses allures nonchalantes, et rien qu'un danger personnel ne semblait capable d'accélérer son ordinaire marche. Cependant le tumulte dans la direction du bailey devenait plus bruyant, plus menaçant de minute en minute, et tout prouvait qu'il se passait de ce côté des événements fâcheux. Aussi Palmer comprit-il qu'il devait couper court aux lenteurs ordinaires du Chinois.

—Allons, parle, Yaw ! lui dit il avec impatience ; c'est sans doute l'amiral Stevenson qui t'a appelé de mandarin de la mer..... Eh bien ! se de devant l'amiral, de quelle commission monsieur Stewart t'a-t-il chargé pour lui et moi ?

Pour toute réponse, Yaw se mit à rire, sans cesser de se dandiner.

—Le vaquiou est à moitié livré d'opium, dit Palmer à voix basse à l'amiral.

—A quoi donc pense M. Stewart de nous envoyer un pareil idiot ! dit Georges avec dédain.

—Peut être n'avait il pas sous la main d'autre messager..... Ah ! ça, poursuivit le colon d'un ton menaçant en s'adressant au Chinois, parle ras-tu ! Je trouverai bien le moyen de te délier la langue !

Et il saisit un rotin ; cette fois Yaw parut soupçonner que le moment n'était pas favorable pour s'abandonner à ses lunaticques rêveries.

—Maître ne doit plus battre Yaw, dit-il avec un air de dignité comique. Yaw ne doit pas plus un serviteur de la maison, un pauvre homme qui cultive le riz, le poivre et la